

SINGER, David J. *Models, Methods, and Progress in World Politics*. Boulder, Westview Press, 1990, 314 p.

Michel Roussel

Volume 23, numéro 1, 1992

L'effacement de la confrontation est-ouest et la remise en cause des alliances

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702974ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702974ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roussel, M. (1992). Compte rendu de [SINGER, David J. *Models, Methods, and Progress in World Politics*. Boulder, Westview Press, 1990, 314 p.] *Études internationales*, 23(1), 183–185. <https://doi.org/10.7202/702974ar>

d'exercer cette pensée critique qui est leur vocation et leur métier.

La pensée «modernisante» qui apparaît dans ce livre n'est pas une simple redite semblable à celle qui l'avait précédée dans les années cinquante: elle n'est pas si ouvertement conservatrice. Cependant, dans la confusion qu'elle entretient entre la culture globale et la culture capitaliste, dans son recours à un idéalisme plus ou moins avoué, dans un provincialisme qu'elle a de la difficulté à dépasser, elle s'en montre l'héritière.

On trouve réunis dans cet ouvrage quelques-uns des penseurs les plus importants et originaux de l'heure. Sa lecture est donc à conseiller, mais on peut prévoir que l'expérience en laissera plusieurs insatisfaits.

Pierre-André TREMBLAY

Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

SINGER, David J. *Models, Methods, and Progress in World Politics*. Boulder, Westview Press, 1990, 314 p.

Les livres sont les habitats naturels de la pensée humaine. On y engrange des conceptions, des outils d'analyse, des découvertes certes, mais également, cachés en ces recoins moins éclairés de l'édifice, des croyances et des mythes que l'on ne saurait montrer aux visiteurs... La maison intellectuelle de David Singer est belle et vaste, témoignant en cela de la longue et riche carrière du maître du logis. La majorité d'entre nous y a déjà jeté de furtifs coups d'œil et certains s'y sont même installés à

demeure. Ces derniers la connaissent si bien que ce livre ne leur est pas à prime abord adressé. Il n'est en effet pas question, dans ce livre, d'ajouter quoi que ce soit à l'édifice mais bien d'en proposer une visite aux lecteurs qui n'auraient pas la bonne fortune de connaître l'œuvre de David Singer. Ce livre est donc une anthologie des principaux écrits de son auteur. Sur une carrière s'échelonnant sur plus de trente ans, notre regard ne portera, dans ce livre, que sur des articles écrits entre 1977 et 1989, à trois notables exceptions près. C'est dire que pour qui veut relire les premiers textes de Singer, il faut retourner à des collections antérieures à celle-ci (*Correlates of War I: Research Origins and Rationale*, New York, Free Press, 1979). D'autre part, le choix des articles est orienté moins vers une présentation de récents résultats de la recherche sur les conflits que vers une réaffirmation des fondements moraux, épistémologiques, théoriques et méthodologiques appuyant les recherches menées par Singer. À cet égard, il n'est pas inimportant de rappeler que cette publication survient dans le contexte «théorique» bien particulier de la remise en question de la science positive des relations internationales (voir le numéro spécial d'*International Studies Quarterly*, septembre 1989). Réaffirmant le credo scientifique, cet ouvrage fera dire aux uns qu'il s'agit là d'une contribution essentielle à l'actuel débat qui anime les théoriciens des relations internationales, alors que d'autres n'y verront qu'un chant du cygne, compréhensible dans les circonstances, mais n'en exhalant pas moins un lourd parfum d'autrefois. Lecteurs et lectrices, comme toujours, seront bons juges.

L'ouvrage se divise pour l'essentiel en quatre grandes parties, chacune comprenant environ quatre articles. Le lecteur trouvera à prime abord un peu défraîchie l'obsession de Singer pour la «mécanique» de la guerre froide (négociation, *arms control*, etc...). Il est effectivement vrai que Singer, dans ses prescriptions (chapitres 1 à 5) s'attaque à des dimensions des relations internationales dont l'acuité semble aujourd'hui réduite. Asservis que nous sommes à l'actualité de la guerre du Golfe, nous voudrions lire davantage sur Saddam Hussein que sur la guerre froide en Europe...

La seconde partie de cette collection de textes, qui porte sur les fondements épistémologiques et théoriques de la recherche sur la paix, s'ouvre avec un chapitre sur l'engagement des sciences sociales dans la société moderne. Ceux qui connaissent un tant soit peu l'auteur savent qu'il n'est pas question ici d'engagement politique au sens où l'entend la théorie critique du discours scientifique. En fait, pour Singer, la relation entre la science et le scientifique est à l'inverse de ce que prétendent les théoriciens «critiques»: «...premises are not inherent in the basic methodology itself, but rather arise from the psychology and social environment of the researchers..» (p. 61). Le lecteur voit déjà venir la conclusion d'un raisonnement télégraphié: «the essential purpose of scientific method is to make our biases and predispositions quite visible, and our procedures thoroughly public and reproducible» (p. 60). Cette extériorisation de la méthode scientifique, rédemptrice des vices et bassesses de la condition du chercheur, traduit assez bien le fétichisme de la science que l'on a souvent reproché au courant

behaviouraliste. L'engagement du chercheur, sous ces prémisses, consiste à générer la connaissance utile pour le fonctionnement de la société internationale. La relative faillite des sciences sociales, constatée par Singer en 1979 («Social Science and Social Problems», *Society*, vol. 16, no 5), tiendrait moins à la limitation de la science elle-même qu'à l'ignorance, par les élites de notre société, des connaissances qu'elle génère. À cet égard, la prose humaniste de Singer cache une rare arrogance à l'endroit des destinataires de la connaissance utile, les praticiens des relations internationales, dont l'influence, selon Singer, n'a d'égale que leur ignorance... (p. 68). Les choses sont donc claires pour qui veut bien saisir: la rigueur scientifique est source de connaissances utiles et rédemptrices de l'humanité. La bêtise de celle-ci explique que le courant behaviouraliste de recherches sur la paix n'a pas tenu ses promesses.

En 1979, Singer dénonçait la stupidité des leaders américains, qui après avoir plongé leur pays dans le bourbier du Viet-Nam, s'engageaient dans une surenchère de l'armement avec l'URSS et cafouillaient partout au Moyen-Orient. Dix ans plus tôt, pourtant, ses remontrances s'adressaient non au public mais bien plus à la communauté des chercheurs en relations internationales. Le «second débat» des théoriciens des relations internationales avait mis aux prises les tenants d'un scientisme pur et dur et la vieille école du réalisme classique, celle-ci étant finalement débordée par ceux-là, dont était David Singer. La troisième partie de ce livre présente avec élégance l'argument positiviste-empiriciste. Le lecteur

devrait porter attention au chapitre dix, «The Incomplete Theorist: Insight Without Evidence», dans lequel Singer rive le clou aux classiques en général et à Hedley Bull en particulier (l'on retrouve les articles de Bull et Singer dans K. KNORR, et J. ROSENAU (eds.), *Contending Approaches to International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1969). L'article doit être lu pour sa valeur historique. Il est vif comme l'esprit de Singer et précis comme un bombardement chirurgical des positions ennemies. Ce texte mérite une place de choix dans un imaginaire musée de la guerre des théories des relations internationales ; c'est une sorte de gros canon qui emporta jadis le morceau pour le camp des «scientifiques» et que l'on exhibe aujourd'hui avec des souvenirs nostalgiques...

Les chapitres onze et douze de la troisième partie de l'ouvrage méritent également notre considération. L'auteur y discute de la construction de variables et d'indicateurs (chapitre onze) ainsi que de la stratégie de recherche qu'il privilégie : l'expérimentation historique (chapitre douze), qui ne doit pas être confondue avec l'historicisme ! Ceux entre nous qui prétendent que les relations internationales ne sont pas une science trouveront profit et étonnement à lire ces deux chapitres.

La quatrième partie de l'ouvrage risque cependant d'en rebuter plus d'un. Les «quelques résultats de recherche» y sont présentés sous forme de tableaux statistiques et l'analyse laisse une large place aux calculs de régression. Le lecteur jugera lui-même s'il s'agit bien là de la «connaissance utile» promise par la science. Mentionnons simplement pour son édification, le

piège du temps qui passe. Le cadre analytique de Singer est figé dans la rivalité soviéto-américaine (les articles présentés ici ont été publiés entre 1968 et 1988). L'exemple suivant est révélateur. Singer montra en 1968, chiffres à l'appui, que la probabilité de guerres internationales augmente avec l'agrégation des alliances militaires (p. 194). C'était, expliqua-t-il, une récurrence de la politique internationale du vingtième siècle. La fin de la guerre froide en Europe couplée à la montée des tensions presque partout ailleurs, et surtout le golfe Persique, où, incidemment, le jeu des alliances est bien élastique, voilà qui appelle des interprétations que l'on ne risque malheureusement pas de trouver dans *Models, Methods, and Progress in World Politics*.

David Singer m'en voudrait mais force est d'admettre que ce livre s'adresse moins au grand public, moins aux décideurs de la politique étrangère, qu'à la communauté des chercheurs en relations internationales. Il renferme quelques-uns des plus brillants textes jamais écrits sur l'approche behavioraliste de l'analyse des relations internationales. Que cette approche soit aujourd'hui grandement menacée par la remise en question des mythes entourant le discours scientifique, ne devrait que piquer d'autant la curiosité des lecteurs. Nos amis empiristes se verront paisamment confortés dans leur certitude de détenir les clés de la connaissance tandis que la post-modernité pourra s'offrir le plaisir un peu pervers de voir l'innommable nommé.

Michel ROUSSEL

Département de science politique
Université Carleton, Ottawa